

Chronique des falsifications

LE supplément du *Monde Télévision*, du 22 au 29 novembre, annonçait, en page 11, un téléfilm sur Charlotte Corday, projeté sur France 5, à 20 h 35, sous le titre « *Charlotte Corday ou le devoir* », et le sous-titre « *Une belle réhabilitation de celle qui tua Jean-Paul Marat* ». L'auteur de l'articulet, Francis Cornu, informait le lecteur que le téléfilm avait été réalisé à partir du livre de Jean-Denis Bredin *On ne meurt qu'une fois. Charlotte Corday* (Fayard 2006).

Rappelons que Jean-Denis Bredin, membre de l'Académie française, a été l'un des trois membres de la commission présidée par Pierre Mazeaud qui, pour une rémunération de trois cent mille euros pour chaque membre, a décidé d'attribuer au grand démocrate Bernard Tapie 245 millions d'euros d'indemnités pour ses malheurs financiers. Jean-Denis Bredin a, on le voit, le souci des victimes, des humiliés, des offensés et de leur défense.

Francis Cornu conclut son billet par les lignes suivantes : « *Enfant des Lumières, humaniste, lectrice de Rousseau et Voltaire, la raison et le réalisme guident le choix de sa cible, la minutie de ses préparatifs, la mesure des conséquences de son acte en témoignent. Charlotte Corday méritait cette belle réhabilitation.* » Fermez le ban.

Le numéro de *Télérama* de la même période prononçait sur le téléfilm en question un jugement plutôt réservé, en raillant cette « *hagiographie télévisuelle (...) aux dialogues lourdement prophétiques, reconstitution empesée qui transforme la meurtrière de Marat en une sainte laïque. Le scénario semble donner raison aux thèses de l'historiographie réactionnaire. Le peuple de Paris est présenté comme un ramassis de fanatiques agressifs en opposition à la province forcément modérée (...). Les portraits de Marat et du citoyen procureur Fouquier-Tinville ne dépassent pas la description caricaturale de monstres paranoïaques et sanguinaires.* »

C'est bien le visage de la Révolution française (et de toutes les révolutions) que les exigences actuelles du capital exigent de donner.



Une affirmation, étonnante d'André Fontaine

Il n'est jamais trop tard pour bien faire, affirme la sagesse, des peuples. J'ai lu récemment *La Tache rouge*, d'André Fontaine, ancien responsable du service international du *Monde*, sur la guerre froide. Evoquant la grève générale des ouvriers de la RDA, les 17 et 18 juin 1953, il écrit : « *Les autorités de la RDA étant manifestement incapables de reprendre la situation en main, le commandement soviétique proclame l'état de siège, amène en ville deux divisions, barre l'accès à Berlin-Ouest et sans jamais faire tirer sur la foule rétablit rapidement l'ordre* » (Editions La Martinière, page 185), souligné par moi. D'où viennent alors les quelque **300 morts** que la répression de la grève et des manifestations a provoqués ? De la panique ? D'une épidémie soudaine de grippe espagnole ?

Complices...

Dans la social-démocratie ont toujours existé des courants, en général minoritaires, favorables au stalinisme, comme *La Bataille socialiste*, de Zyromski, avant 1940, ou le même courant d'Elie

Bloncourt et Gilles Martinet après la guerre.

L'exemple le plus caractéristique a été le courant dirigé par Pietro Nenni, un temps secrétaire général du Parti socialiste italien (PSI), dont le prostaliniisme avéré lui valut un prix Staline de la paix et la scission de son parti.

Au lendemain du rapport secret contre certains crimes de Staline prononcé par Khrouchtchev, lors de la dernière séance à huis clos du XXe Congrès du PCUS, ou, plus exactement, au lendemain de la publication du texte aux Etats-Unis, l'hebdomadaire *France-Observateur*, daté du 25 juin 1956, publie un encart intitulé « *Où va le communisme* » ? Il publie les points de vue du secrétaire général du PC italien, du dirigeant de l'aile gauche du Labour Party, Aneurin Bevan, et de Pietro Nenni.

Ce dernier réussit le tour de force de justifier les procès de Moscou, dont Khrouchtchev lui-même ne dit pas un mot, en rappelant qu'ils se tinrent de 1936 à 1938 et affirmant :

« *Il fut évident depuis lors que la vie publique soviétique avait subi dans les deux années précédentes un double processus de dégénérescence : de l'appareil du Parti et de l'Etat vers des formes de bureaucratisation et de terrorisme et de l'opposition interne vers des formes de conspiration et de révolution de palais* » (page 7), dont Pietro Nenni ne peut fournir la moindre preuve, puisque la seule trace figure dans les séances truquées des procès... auxquelles même le compagnon de route le plus fidèle peut difficilement faire référence après le rapport Khrouchtchev.

Si l'opposition avait ainsi dégénéré en conspirant et en préparant une révolution de palais, cela signifierait que les accusations des procès de Moscou étaient exagérées, mais reposaient sur un fond de vérité. Pietro Nenni définissait ainsi dès 1956 ce qui constitue aujourd'hui la ligne de défense des derniers résidus du stalinisme. On en trouve un écho par exemple dans le billet ci-dessous.

Nostalgiques

Un lecteur nous signale les lignes suivantes sur le blog d'un certain Frederic Delorca, dont nous ignorons tout. Evoquant des dissidents polonais, d'après lui enrichis par la publication de leurs œuvres à l'Ouest, et quelques dirigeants de Solidarnosc, corrompus par l'argent occidental (ce qui est tout à fait possible, encore que Frederic Delorca ne cite aucun nom et se contente d'un anonymat bien imprécis), il affirme :

« *Cela donne sans doute en partie raison à Staline (pas sur les méthodes, certes, mais sur l'analyse des phénomènes et l'omniprésence d'ennemis là où ils pouvaient se manifester.* »

Donc, Staline avait bien raison : l'écrasante majorité des dirigeants et cadres bolcheviks de 1917-1918 (et même du comité central stalinien élu en 1934 et décimé par lui) étaient bien des ennemis et des agents. Seulement, au lieu de les faire abattre, il aurait dû se contenter de mesures plus douces... Il a frappé juste, mais trop fort.

Jean-Jacques Marie

